

d'événements uniques tendu entre deux points fixes — la création et la fin du monde —, se distingue passablement du concept plus tardif de direction inhérente (celui, ordinairement, du progrès universel, mais qui parfois veut dire course irrévocable vers la destruction, comme en témoigne l'expression « mort thermique » chère aux catastrophistes du temps de Lyell, qui prophétisaient l'acheminement de la terre vers le degré zéro de ses activités thermodynamiques, conséquence du refroidissement progressif de sa masse depuis son état de liquéfaction originel). Unicité et directivité sont l'une et l'autre incluses dans l'idée moderne du temps sagittal, il n'empêche qu'on les a vues surgir à différentes époques et dans une disparité de contextes.

Ce qui oppose la flèche au cycle est si profondément enraciné dans la conception occidentale de la durée qu'un mouvement de pensée aussi capital que la découverte du temps géologique aurait difficilement pu se mener hors de l'influence de ces visions anciennes et persistantes. J'essaierai de montrer que les représentations métaphoriques de temps sagittal et de temps cyclique ont été au cœur d'un vaste débat et se sont révélées aussi essentielles à la définition du temps profond que n'importe quelle observation des faits naturels. Si tant est que les dichotomies nous soient indispensables, l'opposition flèche/cycle nous semble alors « juste » — ou du moins grandement utile — en tant que cadre pour la compréhension de l'apport principal de la géologie à la pensée humaine. Cette affirmation, je n'en fais pas un *a priori*, pas plus que je ne l'érige en principe. Je l'avance pour quatre raisons spécifiques que je serai amené à faire valoir tout au long de cet ouvrage.

Premièrement, si les notions de temps sagittal et de temps cyclique peuvent sembler trop simples, trop restreintes, il reste que, pour nos trois héros, il s'agissait de leur dichotomie, celle que Burnet, Hutton et Lyell ont reconnue pour contexte, tout à l'opposé de ces antagonismes moralisants et anachroniques assenés par les

fabricants d'histoires à la whig dans leurs manuels de carton-pâte (observation/spéculation, uniformité/catastrophe finale).

Deuxièmement, si le contexte de pensée bien articulé qui leur a permis de saisir cette dualité nous est désormais étranger, c'est parce que l'un des deux pôles — celui du temps cyclique — a perdu pour nous toute familiarité, au point que nous ne sommes même plus en mesure d'évaluer l'ascendant qu'il exerça sur nos personnages (*a fortiori* quand nous les considérons purement et simplement comme des observateurs de génie doués d'une tournure d'esprit résolument moderne). En outre, la notion de temps cyclique recèle des principes fondamentaux d'interprétation qu'il nous est indispensable de récupérer (ou du moins de ne pas rejeter comme empiriquement inexacts). Eliade se félicitait de voir certaines théories contemporaines redonner droit de cité au temps cyclique, non point qu'il fût en état de juger de leur pertinence, mais parce qu'il avait pénétré le sens le plus profond de cette métaphore :

La réapparition de théories cycliques dans la pensée contemporaine est riche de sens. Tout à fait incompetent pour nous prononcer sur leur validité, nous nous contenterons d'observer que la formulation en termes modernes d'un mythe archaïque trahit tout au moins le désir de trouver un sens et une justification transhistoriques aux événements historiques. (1949, 170.)

En troisième lieu, je me suis peu à peu convaincu du caractère fondamental de cette dichotomie par le fait qu'elle dégage (à mes yeux, en tout cas) la clé de voûte de trois textes de première importance, que j'avais lus et relus sans jamais les comprendre de façon synthétique. Ce qui m'était apparu hétérogène fusionna en un tout. J'étais désormais capable de redresser les faux alignements établis par les dichotomies whigs et de relire ces textes à la lumière d'une taxinomie plus claire qui